**Résidence au Randell Cottage**

**Décembre 2022**

**Caroline Laurent**

Après des mois d’incertitude liés à la pandémie et à la fermeture des frontières néo-zélandaises, j’ai fini par atterrir à Wellington le 1er décembre 2022. Cela faisait plus de deux ans que je vivais avec la promesse de découvrir le Randell Cottage, suite au choix du jury. Plus de deux ans que mes lectures, mes recherches iconographiques, mes rêveries et mes échanges avec Amaury Da Cunha, le précédent lauréat, nourrissaient mon imaginaire. A chacun de nos rendez-vous, Amaury m’offrait une photo de *là-bas*, prise durant son séjour. Une attestation de réalité, quelque chose comme une preuve. Je lui disais : « J’ai l’impression que ce pays est un décor, au sens cinématographique du terme. Une illusion. » Il ne me démentait pas. Partir en Nouvelle-Zélande, écrire un roman aux antipodes, écrire un roman *des* antipodes, à douze heures de décalage horaire de Paris. Une folie. A l’autre bout de moi, quelle écrivaine serais-je ?

Peu de vent et un beau rayon de soleil pour m’accueillir au 14 St Mary Street ce jour-là. Le cottage est fidèle au portrait qu’on m’en a fait : une adorable maison de poupée couleur crème, en bois, nichée au milieu d’un jardin à l’anglaise. Les roses, la menthe fraîche et la sauge embaument. A l’intérieur, c’est l’assaut du temps, quelque chose du XIXe siècle n’a pas disparu. Fenêtres à guillotine, tapisseries liberty jusqu’au plafond, vaisselle blanc et bleu dans la cuisine, poêle en fonte. Je reconnais les petits chiens en céramique dont m’avait parlé Amaury. Il faudra veiller à garder la clé sur moi quand je sors, une bourrasque est si vite arrivée, la porte qui claque, je serais bloquée.

La cuisine est la pièce principale, non par ses dimensions, mais par sa position centrale, névralgique, et par la chaleur qui s’en dégage. C’est là que je travaillerai le plus souvent. L’été austral a beau avoir commencé, à la nuit tombée j’ai besoin du radiateur d’appoint. Il m’est impossible d’écrire si je ressens le froid. L’ambassadrice de France m’apprendra quelques jours plus tard qu’ici, on mesure l’humidité au nombre de jours nécessaires pour sécher le linge. Au Randell Cottage, j’estime le temps de séchage à quatre jours. La brume des forêts qui surplombent Thorndon n’y est pas pour rien.

A quoi ressemble une résidence d’écriture dans l’un des plus beaux pays du monde ?

A une tentation permanente.

Tentation de sortir, d’arpenter les terres, de sauter dans un bateau, un avion, d’aller voir de ses yeux les volcans, les forêts, les îles du littoral, les montagnes, les prairies, les fjords, la mer houleuse, les gens, oui, surtout ça, les gens.

J’ai la chance de faire là mon premier séjour à Wellington. Dans un an, je reviendrai. Je peux m’offrir le luxe de l’immersion. Je crois beaucoup à cela : écrire sans écrire, écrire avant même que d’écrire, par imprégnation, grâce au travail souterrain du désir et de l’esprit. Partir à l’aventure, c’est mettre en mouvement le récit. Je pars.

Wellington et ses merveilles, des Red Rocks à Makara, du Te Papa Museum à Cuba Street, Porirua et son opéra tahitien, Kapiti Island, le Taranaki, New Plymouth, les White Cliffs, et puis Southland, Queenstown, Milford et Doubtful Sounds, Bluff, les Catlins, Dunedin et ses fragiles pingouins bleus qui nous rendent soudain si humbles, nous les humains, Otago, Arrowtown et le triste héritage des mines d’or, Glenorchy… et puis North Island encore, Auckland, Cambridge, Matamata, Rotorua, le Tongariro, Raglan, Muriwai, et bien sûr Karekare Beach, parce que *La Leçon de piano* quand même.

On aime les êtres dans un paysage, disait je ne sais plus quel poète. Aotearoa dit beaucoup des hommes et des femmes qui la peuplent. Séismes, éruptions volcaniques, tsunamis, inondations. La terre donne et la terre prend. Ce fil ténu nous relie les uns aux autres.

On ne connaît pas un pays en trente jours. On l’effleure seulement. Pakeha, maoris et étrangers en cours de néozélandification sont encore pour moi des esquisses, mais des esquisses qui voudraient prendre le temps, s’attarder, devenir un jour tableaux. En attendant, les esquisses dansent : une bande de jeunes sur le front de mer, cette femme en ville qui s’est fait un manteau de sa robe de chambre, des adultes pieds nus sur les trottoirs, des gamins aux cheveux verts et violets ; deux passionnés fort investis dans le Randell Cottage qui ont fait de leur maison une galerie d’art vivante ; une Française installée à Wellington qui soigne les livres comme s’il s’agissait de nouveau-nés ; des femmes maories impressionnantes à la tête de fondations culturelles ; des inconnus dans un pub de Southland autoproclamés rois de la pêche à la mouche ; une traductrice remarquable qui se bat contre l’*exoticisme* ; le responsable tahitien d’une compagnie artistique ; la guide au brushing parfait d’une maison edwardienne ; un hôte de Bed and Breakfast qui dépose sur mon lit un présent le jour de Noël ; des diplomates français espiègles et chaleureux ; des écrivains auxquels je n’ai pas eu le temps de parler ; une poétesse néo-zélandaise ; des universitaires venus du monde entier ; des troupeaux de moutons sans le moindre fermier autour ; une femme qui dirige la maison-musée de Katherine Mansfield ; des randonneurs de soixante-sept ans ; un épicier pakistanais à l’angle de Tinakori Road et de St Mary Street ; un érudit au prénom anglais qui m’invite à un barbecue, me présente sa famille et m’offre une journée pieds dans l’eau à Days Bay, la plage préférée de Mansfield.

C’est sur une autre plage que viendra l’épiphanie. Oriental Bay. La plage la plus fréquentée de Wellington, la plus centrale surtout. Pas la plus grande. Je m’assois sur une serviette face à la ligne verte des flots. Il fait chaud cet après-midi-là, très chaud. Je commence à croire à l’été. J’ai glissé dans mon sac un petit carnet jaune, au format carré. Le sable est épais, granuleux, rien à voir avec le sable si fin de mon île à moi, Maurice. Je le fais rouler sous mes pieds. J’écoute sans écouter les conversations de mes voisins. Des rires lointains, des murmures. Je ne bouge pas. Le soleil me traverse. Soudain, sans pouvoir me l’expliquer, ma tête explose. Je rouvre les yeux. Le roman est là, devant moi. Je le vois, je le vois même tout entier, je vois l’histoire, les protagonistes, je vois ce qui les pousse, ce qui les retient, leurs secrets, leurs désirs, je vois l’île, le rôle de l’île dans tout ça, le paradis perdu, le paradis qu’il faut fuir, l’élan vital, la peur et la colère, la terre qui gronde, la dualité, je vois tout. J’écris dans ce carnet, première partie, deuxième partie, troisième partie, quatrième partie, j’écris, tout est limpide, une transparence d’océan, j’écris sans réfléchir, sans entraves, c’est une ivresse.

Bientôt, il y aura un roman.

Mais bientôt, c’est quand ?

Je vais commencer l’écriture ici, dans mon studio parisien de 15 mètres carrés qui mêle cuisine-salon-bureau-chambre à coucher, ma maison de poupée à moi, sans poêle ni porcelaine fine, mais avec le ciel dans le toit. Et si rien ne vient tarir la source, je terminerai ce roman en novembre et décembre 2023 dans la petite cuisine du Randell Cottage, pendant qu’à côté, patient et obstiné, mon linge séchera.

CL

Mars 2023